

La Grotte de la Résistance

par B. ABADIE, du S.C.P.

A quinze cents mètres de Saint-Pé, face au hameau de Rieulhes, une colline escarpée et pittoresque : La Lit (l'Avalanche). Forteresse puissante de calcaire et d'ophite, elle a jadis protégé les coteaux argileux de « Clotte de Gaïte » et de « Poueytè » contre les attaques furieuses du gave dont elle a détourné le cours vers l'Arrémoulit. Mais elle s'est usée dans ces luttes millénaires et il n'en reste plus aujourd'hui qu'une butte minuscule d'une centaine de mètres, un simple chapeau de gendarme. Par ses murailles abruptes, ses brèches noyées dans un ciment compact, ses cheminées de fées, bien délabrées, hélas ! elle a encore grande allure.

Ne craignez rien ! Je ne prétends pas y attirer les intrépides rochassiers. Il est des parois plus dignes de leur audace et de leur agilité : c'est affaire plutôt au géologue d'y casser des cailloux ou au promeneur d'y laisser son imagination vagabonder parmi les graffiti de la « tute de Fayouye » en évoquant la silhouette de cet original qui vivait dans cet antre il y a cinquante ans à peine comme on vivait aux Eyzies il y a dix mille ans.

D'ailleurs, il s'agit bien de tout cela en ce 16 août 1944 ! Trêve aux loisirs pacifiques, quand des Français luttent, souffrent et meurent ! Deux résistants de Saint-Pé ayant été arrêtés par la Gestapo à l'aube de l'Assomption, leurs camarades du maquis ont juré de les venger, et, s'il en est temps encore, de les sauver. Il importe, en outre, de déplacer les armes déposées, en attendant l'assaut final, dans la grotte de Mourichi. Après les malheurs de la veille, la cachette ne paraît plus sûre, et nos jeunes ne veulent pas, au dernier moment et faute de munitions, être frustrés de leur part de baroud.

Leur chef, le lieutenant Saubion, me fait appeler et m'expose la situation :

« Pourriez-vous m'indiquer, dans le quartier de Bourdas ou de la Lit, une caverne ignorée de tout le monde, sèche à souhait et spacieuse ?

— Une caverne ? Il y en a à foison sur ces coteaux, mais l'eau suinte et ruisselle dans tous les coins sur des cloaques impossibles.

— Alors ?...

— Eureka ! Je sais sur la Lit un trou minuscule, à peine un repaire de blaireau, inconnu de quiconque et inexploré. Que réserve-t-il ? J'y cours.

— Serez-vous vite de retour ?

— Quelques minutes, et vous serez renseigné. »

Il ne faut jamais demander à un spéléologue combien de temps il compte passer sous terre. Autant demander au joueur d'échecs de bâcler une partie sérieusement engagée, au berger de quitter sa caba-

ne de montagne avant la fin de l'été, au capitaine d'abandonner son navire en péril.

Le soleil n'est pas encore parvenu au zénith quand je me faufile dans un boyau étroit où je ne dois rester que quelques instants : il sera couché quand je reverrai Saubion. Il est vrai, j'aurai vécu une aventure passionnante d'angoisse.

Dans la hâte du départ et la certitude d'un prompt retour, je n'ai emporté pour tout luminaire qu'une lampe et une boîte d'allumettes. Or, me voici à peine au fond de la souricière, qu'une belle salle aux stalactites immaculées de blancheur me permet la station droite. L'inspecter, m'assurer qu'elle est bien sèche, que ses niches et ses alvéoles peuvent contenir un véritable arsenal, puis sortir au plus vite, tel serait mon devoir, telle serait aussi la voix de la prudence.

Mais, fi donc ! Une rampe inclinée et large s'enfonce dans une obscurité où les mirages des mondes « subterraqués » fascinent mon imagination et annihilent toute volonté raisonnable. Comment résister davantage à l'appel des sirènes ? Et je pars. Au bas de la pente, une cheminée étroite. C'en est fait ! Transfuge de la Résistance, je ne suis plus que le spéléologue enivré par le parfum méphitique des gouffres. Ils sont là ! Tête plongeant dans le vide pendant que les pieds battent l'air au-dessus de moi pour s'accrocher aux moindres becs de roche, j'avance et je rampe dans une féerie de cristaux ; et, quand j'ai bien serpenté dans ce dédale sans plus savoir si je suis descendu ou si j'ai fait de l'escalade, je me retrouve au point de départ.

Serait-ce déjà la fin ? Pas encore. Il reste une chambre à explorer. Le casque ne pouvant y pénétrer, je l'abandonne : et, pas à pas, allongé sous une voûte basse ou plié en accordéon, je m'étre avec peine dans un labyrinthe inextricable. Ici un cul-de-sac dont je dois m'extraire à reculons, là, un goulet déjà éraflé de mes souliers et que je ne reconnais pas, ailleurs des boyaux vierges. Tant d'efforts méritent récompense. Je la tiens quand je débouche enfin dans une salle spacieuse où j'admire tout d'abord une haute cascade pétrifiée. Si la partie fut dure, elle valait la peine d'être tentée. De tous côtés, sous les reflets de la lampe, des cristaux scintillent et miroitent sur des draperies transparentes d'une blancheur éblouissante. On se croirait sur la montagne, une nuit d'hiver, quand, sous la lune, les sapins se dressent dans le ciel constellé d'étoiles. Le pied fait craquer et crisser le sol en foulant des concrétions délicates. Abrisées au fond d'une niche, quelques stalagmites se pelotonnent les unes contre les autres, comme les maisons d'un village de la haute vallée

autour de leur clocher pour s'abriter de l'aiglon : un autre groupe, en grandes mantes, semble une procession de villageoises se hâtant vers un calvaire proche. En face, une muraille de rochers : la neige, en essayant de s'y accrocher sous les coups de la rafale, a comblé les anfractuosités de myriades d'excentriques qui défilent par leurs directions diverses toutes les lois de la pesanteur.

De merveille en merveille, je m'enfonce dans des profondeurs nouvelles et je traverse des couloirs où plus d'un, depuis lors, a manqué s'égarer. Est-ce l'instinct de la chauve-souris qui me guide ? Ne serait-ce pas plutôt l'inspiration d'un mauvais génie acharné à me perdre plus sûrement ? Dans les impasses les plus cachées, je trouve l'issue qui mène au cœur même de la grotte. Aux orgues dont les tuyaux sont envahis par une végétation luxuriante de joubarbes arachnoïdes, j'entreprends leur escalade, comme cela, sans but apparent ni espoir d'aucune découverte, uniquement par amusement : cinq mètres plus haut, j'atteins une corniche étroite qui continue la promenade en passant sous une coquille immense, digne émule des gigantesques diplodocus et des sauriens de l'époque secondaire.

Me voici dans une salle toute engluée de boue glissante et visqueuse ! Cette glaise va être cause des heures angoissantes que je vais vivre maintenant. Avec la pointe des souliers, je puis, à la montée, incruster suffisamment les clous pour atteindre une plate-forme qui plonge sur une diaclase sans fond et sur un puits vertical. Je ne puis aller plus loin, faute de matériel. Force m'est de retourner en arrière. Il est d'ailleurs bien temps d'aller prévenir Saubion de ma découverte. Mais, sur la pente savonneuse, je dérape et m'affale, quatre mètres plus bas, dans un véritable marécage. Plus de lumière ! Le bec de la lampe est bouché, irrémédiablement bouché. Et je suis à cent mètres sous terre, dans une grotte que nul ne connaît, que je ne connais pas moi-même, car j'ai perdu tout sens de l'orientation ! La situation est nette : je suis séparé des humains et du jour par un monde de précipices, de fondrières, de chatières, de laminoirs, de cul-de-sacs, de labyrinthes : et je n'ai en poche qu'une boîte d'allumettes.

Comment ai-je pu me tirer de là ? Comment ai-je évité tout accident ? Je le réalise difficilement encore aujourd'hui. Certes, je gardai mon sang-froid ; certes, je fus prudent et je pris mon temps, tâtant de la main et du pied la moindre aspérité du sol, la moindre saillie du roc, la moindre prise, économisant mes allumettes avec une avarice qui aurait mérité les félicitations d'Harpagon. Dans l'obscurité, le moindre creux me fait l'impression d'un gouffre, la plus petite pierre se transforme en une muraille infranchissable.

Quand enfin je revis la lumière du soleil couchant, quand je pus raconter mon odyssee au chef Saubion et remplir ma mission, quand je lui montrai la boîte qui contenait à peine deux allumettes, un frisson par-

courut mes membres à la pensée du danger que j'avais couru. Je me rappelai, alors, l'histoire de cet homme qui manqua périr jadis au « Hourat det Loup » (Grottes de Bétharram). Une caravane de touristes le trouva gisant, après cinq jours de jeûne, de solitude et... d'obscurité, au pied d'une croix qu'il avait confectionnée avec deux morceaux de sa canne. N'avais-je pas risqué le même sort, et sans l'espoir, sans doute, d'être jamais retrouvé ?

La grotte ne devint pas un arsenal clandestin, car les Allemands de Lourdes et des environs se rendirent sans conditions aux Français deux jours plus tard. Quant aux jeunes gens de Saint-Pé, partis soixante dans la formation du C.F.P., ils se couvrirent de gloire au Thillot et sur tous les champs de bataille de l'Allemagne, terminant leur campagne victorieuse à Stuttgart. Les deux résistants enlevés au 15 août furent eux aussi retrouvés sains et saufs à Toulouse.

Et la grotte ? Avec MM. Gaudin et Prevel, je pus achever son exploration et relever la voie principale, somme toute assez simple, quand on néglige de visiter les galeries obstruées. Ce jour-là, je ne risquais pas une panne de luminaire ! Avec une échelle, un jeu de descendre à dix mètres, au fond du puits : un jeu aussi de parcourir une galerie de cent mètres, semée d'obstacles assez sérieux pour impressionner un novice, mais pas vertigineux au point de le rebuter.

La féerie des cristallisations dans la salle des draperies et dans celle des orgues, les difficultés d'orientation dans certaines impasses de la première diaclase, le plaisir de la descente à l'échelle dans le petit gouffre et du ramonage dans la galerie qui le suit, les frissons d'un passage en corniche et d'une escalade verticale au-dessus d'un second puits, la descente en toboggan sur une pente glissante à souhait qui se termine sur un trottoir concrétionné de blanc, autant d'attraits pour ceux qui ne connaissent pas la Spéléologie. Qui a goûté à ce sport en commençant par la Grotte de la Résistance est devenu un passionné, a voulu tenter plus grand, plus dangereux.

En parlant, dès la deuxième chronique, technique et matériel, je risquais d'ennuyer. En lançant brutalement des gens inexpérimentés sur les grands avens des Pernes, de la Pale ou de Bat-dé-Haü, en les aventurant sur la seconde grotte de la Lit, la grotte des Choucas, je risquais de les épouvanter et de les écarter à tout jamais des mondes souterrains.

En visitant la Grotte de la Résistance, ses parures de givre, de diamants et de fleurs qui exigent pour leur conquête simplement adresse et prudence, et non pas témérité, leurs yeux s'ouvriront à ces mondes merveilleux qu'on ne soupçonne pas : ils se sentiront poussés alors à descendre toujours plus bas, jusque dans les abîmes les plus dantesques. J'en suis sûr, ils iront, un jour, cueillir des perles de caverne, au bout d'une échelle de cent cinquante mètres, dans la grande salle de la Bouhadère.



Photo Sarding

SALLE DES DRAPERIES



Photo S

SALLE DES DRAPERIES

B. ABBADIE derrière une colonne



Photo Abbadie

ENTRÉE DE LA GROTTE

